
NOTICE

SUR M. PARIS.

M. PIERRE-ADRIEN PARIS, architecte du Roi et dessinateur de son cabinet, était né en 1745 à Besançon, de parens honnêtes, mais peu favorisés de la fortune. Son père, nommé intendant des bâtimens du prince-évêque de Basle, alla s'établir quelques années après à Porentrui avec sa famille. Il enseigna lui-même à son fils les mathématiques et le dessin, et le chargea de faire les copies de ses plans. Cette occupation presque mécanique plaisait peu à **M. PARIS**. Avant de savoir que l'histoire naturelle est une science, il en avait le goût, et il ne revenait jamais de la promenade sans en rapporter quelques pétrifications ou des plantes, qu'il classait d'après un système dont il était l'inventeur. Son père, obligé par sa place à de fréquens voyages, lui laissait en partant les plans qu'il devait copier pendant son absence; mais le jeune naturaliste se hâta de terminer une tâche qu'il trouvait ennuyeuse,

et il profitait de ses loisirs pour visiter les sommités du Lômont, d'où il ne redescendait que chargé de nouvelles richesses. Pour pouvoir donner plus de temps à ses excursions botaniques, il se rendit bientôt fort habile dans le dessin; ainsi, c'est à sa passion pour l'histoire naturelle que M. PARIS a dû cette promptitude d'exécution qui le distingua dans la suite, et que peu d'artistes ont eue au même degré.

Envoyé à Paris, à l'âge de quinze ans, il essaya d'abord de faire marcher de front l'étude de la botanique et celle de l'architecture; mais la réflexion le fit renoncer de lui-même à une science dans laquelle il ne pouvait faire de progrès, qu'en négligeant ses devoirs; et pour s'affermir dans sa résolution, il distribua à ses camarades la petite collection qu'il avait déjà formée du produit de ses épargnes.

A peu près dans le même temps, M. PARIS donna une autre preuve non moins remarquable de la fermeté de son caractère. Il osa entreprendre de recommencer son éducation littéraire, qui avait été trop négligée; aidé par des maîtres habiles, il vint à bout, dans quelques mois, d'entendre facilement les auteurs latins, qu'il avait admirés jusqu'alors sur parole. La lecture réfléchie de Tite-Live et de Tacite fortifia son désir de voir l'Italie, théâtre de tant d'événemens dont les récits l'avaient charmé. Déjà deux fois il avait concouru pour le grand prix d'architecture; et quoique le succès n'eût point répondu à ses efforts, il avait cependant assez approché du but pour conserver l'espoir de l'atteindre. Il présenta, à l'exposition de 1769, le projet d'un bâtiment destiné à des fêtes publiques.

Toutes les conditions du programme étaient fidèlement remplies, et le jeune artiste se flattait d'obtenir enfin la récompense de ses travaux. Mais le bruit se répand parmi les élèves, que le prix tant de fois disputé lui échappe encore. Ses rivaux eux-mêmes rendent à M. PARIS une justice que ses juges semblent lui refuser; leurs plaintes parviennent jusqu'au surintendant des bâtimens, qui se charge de les porter aux pieds du trône; et le Roi ordonne que M. PARIS sera envoyé à Rome, pour y achever ses études, dans cette même école dont il devait être un jour le directeur.

Les notes qu'il a laissées sur son premier voyage en Italie (1) montrent tout le soin qu'il avait mis à s'y préparer; la plupart sont écrites au crayon, et avec une rapidité telle, qu'on est souvent réduit à en deviner le véritable sens; mais elles n'en décèlent pas moins un observateur attentif et judicieux: quelques-unes conservent encore des traces de son goût pour l'histoire naturelle; ainsi, chemin faisant, il décrit en quelques lignes les longs bancs de craie qui affligent l'œil aux environs de Troyes; les plaines marécageuses

(1) M. PARIS a laissé également des notes sur ses autres voyages: il paraît qu'il avait pris, de bonne heure, l'habitude de se rendre compte de l'emploi de son temps. Cette méthode, dont l'utilité est incontestable, a procuré quelques renseignements dont on a fait usage dans cette notice. On doit regretter qu'il ait jeté au feu, peu de temps avant sa mort, la plus grande partie de ses papiers; le dépouillement de ceux qui restent, procurerait sans doute beaucoup de remarques utiles, d'aperçus nouveaux. C'est un travail dont on n'a pas encore pu s'occuper avec toute l'attention qu'il mériterait.

de la Bresse; le sol de la Savoie, recouvert de silex et de granits; les risières humides du Piémont, et les champs fertiles de la Lombardie; il indique les différences qu'il aperçoit dans la culture des pays qu'il parcourt. On suit avec intérêt le jeune voyageur au milieu des Alpes; tandis que la voiture qui porte ses bagages monte lentement un chemin tout bordé de précipices, on le surprend à mesurer de l'œil la chute d'un torrent qui s'échappe à ses pieds, ou à esquisser un point de vue dont il veut garder le souvenir. Parvenu à Milan, ses idées se concentrent sur l'objet de son voyage; il est dans la patrie des arts, il voudrait pouvoir dessiner tous les édifices qu'il rencontre; et les pages de ses tablettes n'offrent plus que des détails d'architecture.

Sa joie fut grande sans doute en entrant dans la ville des Césars: il se hâta de visiter les monumens superbes dont la gravure lui avoit donné une idée si imparfaite. L'aspect imposant de la Basilique de Saint-Pierre le frappa d'un long étonnement. Il ne pouvait se lasser d'admirer ce dôme que le génie de Michel-Ange a suspendu dans les airs; et durant plusieurs mois, il revint chaque jour payer un nouvel hommage au premier des architectes modernes.

Admis à une audience publique du souverain Pontife, il s'y conduisit à peu près comme Duclos dans une occasion semblable; mais ce qui était une inconvenance de la part du philosophe français, ne fut de celle de M. PARIS que l'effet de la timidité, naturelle à son âge. Pendant la cérémonie du baisement des pieds, il se retira dans l'encoignure d'une fenêtre,

et Clément XIV lui ayant fait signe d'approcher, il s'en excusa par des gestes que le Pape trouva si plaisans, qu'il ne fut pas le maître de conserver sa gravité. Quelques jours après, tandis que M. PARIS dessinait dans une des salles du Vatican, le Pape l'ayant reconnu, s'avança doucement et lui saisit les deux bras, comme pour l'empêcher de fuir. En reconnaissant le Pontife, il voulut tomber à genoux; mais le Pape le retint avec bonté, lui adressa plusieurs questions, et l'invita à venir souvent travailler dans son muséum, où il le verrait toujours avec plaisir.

Les environs de Rome sont ornés de palais et de jardins décorés avec autant de goût que de magnificence, et dont l'entrée est permise en tout temps aux étrangers. Ces beaux lieux, si riches de grands souvenirs, offrent à l'artiste d'inépuisables sujets d'études et de méditations, que M. PARIS sut mettre à profit. D'autres fois il parcourait les champs, couverts de débris antiques, dans l'espoir d'y découvrir quelques fragmens échappés aux recherches des archéologues. Depuis son arrivée à Rome, il avait formé le projet de rassembler des antiquités; et l'idée qu'il serait assez heureux un jour pour offrir à sa ville natale l'hommage de sa petite collection, remplissait son cœur d'une douce joie, et lui rendait faciles tous les sacrifices.

Le temps de ses études s'était rapidement écoulé. Il allait quitter, peut-être pour jamais, les jeunes amis dont il avait partagé pendant cinq ans les innocens plaisirs et les travaux: leur séparation fut amère; et il chercha des distractions à ses regrets en visitant les

principales villes de l'Italie. Une gondole le transporta dans quelques jours à Venise, où il admira les chefs-d'œuvre de Palladio; il vit ensuite Padoue, Vicence, patrie de Scamozzi, et où il reçut de l'héritier de son nom et de ses talens (M. Ottavio-Bertotti Scamozzi), l'accueil le plus flatteur; il poursuivit sa route par Vérone, Brescia, Bergame, etc., observant et dessinant tout ce que ces villes offrent de plus remarquable, et il rentra en France au mois de novembre 1774.

Il revenait à Paris à l'époque où de riches amateurs consacraient leurs loisirs et leurs fortunes à préparer ces ouvrages magnifiques qui ont tant contribué à répandre en France le goût des arts et du dessin. M. de la Borde et l'abbé de Saint-Non avaient formé le plan, l'un des *Tableaux de la Suisse*, l'autre du *Voyage pittoresque de Naples*, et tous les deux se disputèrent l'avantage de compter M. PARIS au nombre de leurs collaborateurs (1); les dessins qu'il leur fournit commencèrent sa réputation, et les jeunes gens qui annonçaient le plus de talens s'empressèrent de venir lui demander des conseils et des leçons (2). On en vit

(1) M. PARIS n'a fourni qu'un seul dessin à M. de la Borde, celui de la jolie fontaine de Vevay; mais il a travaillé plusieurs années au *Voyage pittoresque* de l'abbé de St.-Non, qui rendait justice à ses rares talens. On peut consulter la *préface* du *Voyage pittoresque*, et l'*analyse* que Brizard a publié de cet ouvrage.

(2) Parmi les élèves qui suivirent à cette époque les leçons de M. PARIS, on se contentera de citer MM. Moreau, Percier, et ce jeune Lefavre qu'une mort prématurée a enlevé aux arts, au moment où il se disposait à recueillir le fruit de ses études.

bientôt les heureux effets par les progrès de l'art de la gravure, dont M. PARIS peut être regardé comme un des restaurateurs en France, quoique la délicatesse de sa santé ne lui ait permis que rarement d'en employer lui-même les procédés pour multiplier les productions de ses crayons (1).

Il savait que le plus habile dessinateur peut n'être qu'un médiocre architecte, et il lui tardait qu'il se présentât pour lui une occasion d'appliquer les principes qu'il avait puisés à l'école des grands maîtres. M. le duc d'Aumont consentit à faire l'essai des talens de M. PARIS, en le chargeant de décorer son hôtel. Les qualités qu'il remarqua dans le jeune artiste lui inspirèrent un vif intérêt; il se déclara son protecteur, et lui fit obtenir en 1778 la place de dessinateur du cabinet du Roi, à laquelle on joignit bientôt celle d'architecte des économats.

L'infortuné Louis XVI occupait, depuis quatre ans, un trône environné d'écueils et de dangers. Son caractère, naturellement sérieux, ne lui permettait pas de chercher ailleurs que dans la culture des arts, les distractions plus nécessaires encore aux princes qu'aux autres hommes. Les qualités que réunissait l'artiste étaient faites pour plaire au monarque; il l'estima aussitôt qu'il eût pu le connaître, et il ne cessa de lui prodiguer les témoignages de la plus honorable confiance. Le Roi désigna lui-même l'appar-

(1) On ne connaît de M. PARIS que quelques eaux fortes, touchées avec beaucoup d'esprit et de vivacité; il paraît qu'il en distribuait toutes les épreuves à ses amis, puisqu'il ne s'en est pas trouvé une seule dans ses porte-feuilles.

tement de M. PARIS à Versailles, et daigna lui demander s'il en était content : « dans le choix que j'en ai fait, ajouta-t-il, j'ai moins consulté votre agrément que le mien, car je me propose de vous rendre de fréquentes visites ». En effet il se passait peu de jours que le Roi ne le fit appeler, ou qu'il ne descendit dans son cabinet, tantôt pour le consulter sur quelques nouveaux embellissemens, et tantôt pour l'entretenir de quelques fêtes qu'il avait imaginé d'offrir à son auguste compagnie. Si la conversation se prolongeait, et que le Roi vint à le remarquer : « je vous empêche de travailler, lui disait-il, vous auriez dû me renvoyer ». Ce sont ces traits d'une bonté si noble et si touchante, dont le souvenir faisait couler, trente ans après, les larmes de M. PARIS.

A des connaissances profondes dans l'histoire, la géographie et les langues anciennes, le Roi en joignait d'autres qu'on ne soupçonnait pas. Dans ses loisirs il avait étudié l'anglais, mais il en faisait un mystère à ses courtisans avec qui il ne voulait pas s'entretenir dans une langue étrangère. « Il faut que vous appreniez l'anglais, dit-il un jour à M. PARIS, pour que nous puissions le parler ensemble ». Au bout de quelques mois, ayant jugé qu'il avait fait assez de progrès, S. M. lui conseilla d'entreprendre la traduction de l'ouvrage de Dickson, *de l'agriculture des anciens*, et Elle daigna encourager ses premiers essais.

Cependant la construction de la salle des bals à Versailles, la disposition des fêtes de Marly et de Trianon, des décorations pour la cour, supérieures à tout ce qu'on connaissait en ce genre, ajoutaient chaque jour à la

réputation de M. PARIS. Il fut élu, en 1780, membre de l'académie d'architecture; il y succédait à Soufflot, et cette distinction si flatteuse, il ne la dut qu'à l'estime de ses confrères, restés ses amis.

A son retour d'Italie, le hasard l'avait fait connaître de l'abbé Raynal, historien déclamateur et écrivain imprudent, mais véritable philanthrope, fondant des prix dans les académies, pensionnant les jeunes gens qui annonçaient des talens, cherchant sans cesse l'occasion d'être utile, et s'estimant heureux de l'avoir trouvée. Des qualités si brillantes ne pouvaient manquer de faire une vive impression sur l'âme tendre de M. PARIS. Il rechercha l'amitié de Raynal, et n'eut point de peine à l'obtenir. Il s'établit bientôt entr'eux une intimité si grande que l'abbé Raynal, obligé de quitter Paris, l'y établit le confident et le dispensateur de ses bienfaits (1).

L'auteur de l'*Histoire du Commerce des Européens dans les Indes*, visita la Suisse en 1780: surpris que la mémoire des trois fondateurs de l'indépendance helvétique n'eût pas encore été honorée par un monument public, il sollicita, comme une faveur, la permission d'en faire élever un à ses frais, à l'endroit même où les trois héros avaient fait le serment d'affranchir leur pays. Il demanda à M. PARIS le plan de ce monument (2);

(1) On en a la preuve dans les lettres de l'abbé Raynal à M. PARIS, conservées dans ses porte-feuilles.

(2) « C'est un obélisque de vingt pieds de haut, dont l'entablement a six pieds en carré. Il est surmonté de la pomme et de la flèche; et il porte dans son fût le chapeau sur le joug.

mais des circonstances indépendantes de l'artiste en firent retarder l'exécution, qui n'a été achevée que par les soins du général Pfiffer.

Une application excessive avait altéré la santé de M. PARIS; les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air pur des montagnes, et il revint au milieu de sa famille, dans l'été de 1781 (1). Le besoin d'exercice réveilla son goût pour la botanique; il recommença ses herborisations, et adressa à l'abbé Nollin (2), son ami, directeur de la pépinière royale de Paris, plu-

» C'est l'histoire heureusement figurée ». *Voyage* de M. Mayer, tom. I^{er}, p. 249. Ce monument est le sujet de la vignette qui décore le frontispice du premier volume des *Tableaux pittoresques de la Suisse*.

(1) M. PARIS avait été chargé (mai 1781) de tous les détails de la pompe funèbre de l'Impératrice Marie-Thérèse; et c'est sur ses dessins qu'avait été élevé, dans l'église Notre-Dame, ce magnifique *catfalque*, qui excita la curiosité et l'admiration de tous les artistes; il a été gravé sous ses différentes faces par M. Moreau jeune, élève de M. PARIS; on en trouve la description dans les journaux et dans les *mémoires secrets*, tom. XVII, p. 211.

(2) L'abbé Nollin était lié d'une étroite amitié avec notre compatriote, l'abbé Blavet, de Besançon, fils du célèbre musicien; ils publièrent ensemble, en 1755, un *essai sur l'agriculture moderne*. L'abbé Blavet a en outre traduit de l'anglais, la *théorie des sentimens moraux*, et les *Recherches* sur la nature et les causes de la richesse des nations, par Adam Smith; les *Mémoires* du chevalier Dalrymple, et l'*Histoire d'Écosse*, de Robertson.

sieurs caisses de plantes et de graines qu'il avait recueillies dans ses promenades. Il était trop rapproché de la Suisse, pour ne pas faire quelques excursions dans un pays si intéressant aux yeux des dessinateurs et des naturalistes. L'accueil qu'il reçut à Neuchâtel le décida à prolonger son séjour dans une ville qui doit sa célébrité, bien moins encore à l'agrément de sa situation, qu'à l'active industrie de quelques négocians. L'un d'eux, le respectable M. de Pury, venait de donner à ses concitoyens une dernière preuve de son attachement, en leur léguant une partie de son immense fortune, pour l'employer à des établissemens publics. A la prière des magistrats de Neuchâtel, M. PARIS promit de leur envoyer les plans d'un *hôtel-de-ville*, et il s'occupa sur-le-champ d'un travail qui devait ajouter encore à sa réputation. Mais les changemens qu'un ouvrier inhabile se permit de faire dans les distributions et jusque dans la façade de ce bâtiment, forcèrent M. PARIS à le désavouer (1). C'est sans doute un des plus vifs chagrins que puisse éprouver un artiste, que de voir défigurer ses compositions; mais l'avenir semblait lui offrir tant de dédommagemens, qu'il oublia bien vite les conseils et les entrepreneurs suisses.

L'église Ste.-Croix d'Orléans, vœu de Henri IV, restait imparfaite depuis deux siècles : Louis XV avait ordonné de reprendre des travaux trop long-temps interrompus; mais ses intentions n'avaient point été rem-

(1) M. PARIS a consigné ses justes sujets de plaintes à la marge de ses plans, qui font partie du tom. IX de ses *Études d'architecture*.

plies (1). La Providence réservait la gloire d'achever ce pieux monument de la foi du plus illustre de ses ancêtres, au prince que la religion devait compter parmi ses martyrs. M. PARIS fut envoyé à Orléans, en 1782, pour donner un nouveau plan de la cathédrale, et déterminer, d'après sa solidité, la forme et la hauteur des tours qui devaient en couronner le portail. Ces deux tours, si remarquables par l'élégance et la légèreté de leurs proportions, ne furent commencées qu'en 1788. L'intervalle qui s'était écoulé, fut employé par M. PARIS à visiter les édifices gothiques de la France et de l'Italie, à rassembler et disposer les matériaux nécessaires; et moins de quatre années lui suffirent pour terminer un ouvrage, dont les difficultés avaient effrayé tous les architectes.

M. PARIS profita d'un congé qu'il obtint en 1783, pour faire un second voyage en Italie. Il ne s'arrêta à Rome que le temps nécessaire pour voir les amis qu'il y avait laissés, et il courut à Naples chercher de nouveaux dessins, et des antiquités pour ajouter à l'ouvrage de l'abbé de St.-Non (2). Il visita, dans le plus grand détail, ces musées si riches des débris recueillis dans les ruines d'Herculanum et de Pompeï, et obtint la permission de parcourir ces deux villes souterraines.

(1) Louis XV fit frapper, en 1765, une médaille pour l'accomplissement du vœu de Henri IV. Elle fait partie de la collection de M. PARIS.

(2) L'abbé de St.-Non avait le plus tendre attachement pour M. PARIS: « On trouve en lui, disait-il, le talent uni à l'esprit, » et la grace à la sensibilité ». *Notice sur St.-Non*, p. 34.

Après avoir satisfait sa curiosité, il se hâta de revenir à Rome, où il était attendu avec une vive impatience.

Le cardinal de Bernis y remplissait alors les fonctions d'ambassadeur près du Saint-Siège : négociateur habile et poète aimable, il jouissait d'une considération, qu'il devait moins encore à l'éclat de son nom et de ses services, qu'à la protection généreuse qu'il accordait aux talens. Il accueillait dans son palais les savans et les littérateurs, les artistes et les antiquaires de tous les pays, et tous avaient également à se louer de sa bienveillance. M. PARIS y fut reçu comme un ami dont on regrette l'absence. Dans le nombre des personnes qui assistaient à ces réunions intéressantes, il distingua bientôt M. d'Agincourt; et dès ce moment il s'établit, entre lui et le continuateur de Winkelmann, une amitié fondée sur une estime réciproque, et qui n'a eu de terme que leur vie. Il ne quitta point Rome sans revoir le Vatican, qui lui rappelait et le charme de ses premières études, et les bontés dont sa jeunesse avait été honorée par le chef de la religion; et il reçut de Pie VI des témoignages d'intérêt, dont il a toujours conservé précieusement le souvenir (1).

Tandis qu'il recueillait en Italie des témoignages si flatteurs de l'estime qu'inspiraient ses talens, il éprouvait en France d'injustes tracasseries auxquelles il se montra peut-être trop sensible. Avant son départ, il avait été chargé de la construction de l'hôpital de Bourg.

(1) M. PARIS, en quittant Rome pour la dernière fois, en a rapporté le buste en marbre de ce vénérable Pontife, par Joseph Pisani, sculpteur italien, d'un talent distingué. Il en a fait

L'astronome Lalande , né dans cette ville , avait vu avec peine la préférence accordée à M. PARIS sur un architecte de sa province , dont il s'était déclaré le protecteur. On profita de son absence pour faire à ses plans des changemens qu'il n'eût point approuvés ; et son concurrent fut choisi pour en surveiller l'exécution. En vain il réclama contre un manque de procédé que rien ne pouvait justifier ; toutes ses plaintes furent inutiles , et il se vit réduit à désavouer l'hôpital de Bourg , comme l'hôtel-de-ville de Neuchâtel.

La nomination de M. PARIS , en 1784 , à la place d'architecte des *Menus* , ajouta l'opéra à son département ; il fut chargé des décorations d'un théâtre , où le spectateur demande au peintre des illusions qu'il ne peut trouver dans des pièces , presque toutes fondées sur les merveilles de la féerie ou de la mythologie antique. C'était une circonstance favorable à son talent , puisqu'elle lui permettait de déployer toute la richesse et la fécondité de son imagination. Prêt à obéir

présent à l'église métropolitaine , où il est placé dans le chœur sur un piédestal , avec cette inscription :

CLARIS. COM. DE PRESSIGNY. PARL. FRANC.

SEDEM. OCCUPANTE.

HANC. EFFIG. VENERAB. SS. PONTIFIC.

PII VI

ECLES. METROPOL. BISVN.

OFFEREBAT.

P. A. PARIS

EQV. ORD. REG. BISVNTINVS

M. DCCC. XVIII.

aux caprices du poète, véritable enchanteur, M. PARIS fit, le premier, apparaître sur la scène les magiques jardins d'Armide, que le Tasse n'avait pu qu'entrevoir; il sut prêter de la réalité aux conceptions bizarres du curé de Meudon, et se pénétrant du génie de Rabelais, il montra ce Panurge, si gai et si plaisant, au milieu de l'île des Lanternes. Chaque pièce nouvelle devint pour lui l'occasion d'un nouveau succès, dont l'auteur pouvait à peine réclamer la plus légère part. La cour et la ville répétèrent à l'envi les louanges du successeur de Servandoni; le Roi lui offrit une place lucrative, dans l'administration du théâtre, que ses talens soutenaient et enrichissaient; mais il la refusa, par la crainte que les détails dans lesquels il serait obligé d'entrer, ne le détournassent de ses devoirs et de ses études.

Le Roi venait de demander à M. PARIS un projet de la plus haute importance, celui de la reconstruction du château de Versailles: il s'en occupa avec une telle ardeur, qu'en moins de deux ans, tous les plans furent mis sous les yeux du monarque (1), qui les approuva de sa main; mais l'état des finances força

(1) « On ne devait, dit M. PARIS, conserver de l'ancien château que la façade et les grands appartemens sur le jardin, avec l'aile neuve construite sous Louis XV. Le hasard fit que je me rencontrai exactement avec l'idée que le Roi avait tracé de ce projet, au courant de la plume. J'en fus flatté, comme on pense bien; mais il me semble aussi que rien ne montre mieux, combien ce prince avait des idées justes, même sur des choses dont il n'avait pu faire une étude particulière ».

d'ajourner ce projet , dont l'exécution aurait mis le comble à la réputation de l'artiste qui l'avait créé. Il fut chargé , en 1788 , avec David Leroi , son ami , de rédiger de nouveaux statuts pour l'académie d'architecture , dont l'organisation primitive n'était plus en rapport avec les progrès de l'art. Son zèle s'accroissait par le désir de seconder les vues bienfaisantes de son maître ; le Roi l'en récompensa en le nommant chevalier de St.-Michel , et il lui fit expédier , en même temps , des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables. Deux circonstances ajoutèrent un nouveau prix à cette faveur : le Roi traça lui-même le cartel des armoiries qu'il autorisait M. PARIS à porter , et il lui fit passer un bon , sur sa cassette , de la somme qu'il devait verser à la caisse du sceau pour l'expédition de ses titres.

On touchait à l'époque fatale où la plus ancienne monarchie de l'Europe , attaquée de toutes parts , allait être ébranlée jusque dans ses fondemens. Louis XVI , toujours occupé du bonheur de ses peuples , avait réuni autour de son trône les députés des provinces , pour écouter leurs plaintes et recueillir leurs vœux. En donnant , le premier , l'exemple des sacrifices qu'il avait jugés indispensables , il croyait être dispensé de les commander. M. PARIS fut chargé de toutes les dispositions que nécessitait la convocation des Notables à Versailles , et de la construction de la salle des États-Généraux (1).

(1) La salle d'assemblée des États-Généraux , exécutée sur les dessins de M. PARIS , a été gravée par Helman. C'est encore , après des essais multipliés , un des plus beaux ouvrages de ce genre.

Plus tard il accepta, de l'agrément du Roi, la place de premier architecte de l'Assemblée nationale, et eut, en conséquence, la direction de tous les travaux exécutés, d'après ses décrets, à Paris et dans d'autres villes du royaume.

Cependant les évènements se pressaient. Toutes les espérances qu'avaient fait concevoir l'accord des ordres, et leur soumission aux volontés du monarque, s'étaient évanouies; et l'horizon politique se chargeait de plus en plus de sinistres nuages. Le Roi, ramené prisonnier dans sa capitale, ne conservait plus assez d'autorité pour déjouer les projets des factieux, enhardis par la certitude de l'impunité. Il n'osait qu'à peine recevoir, dans son palais, les anciens serviteurs dont il avait le plus éprouvé l'affection et le dévouement; les marques de sensibilité qu'il laissait paraître devant eux, étaient autant de crimes dénoncés par des journaux sanguinaires, qui proclamaient d'avance les noms des victimes dévouées aux poignards ou aux échafauds. Mais un homme du caractère de M. PARIS, était incapable de céder à la crainte. Son devoir l'appelait près de son maître malheureux, et chaque jour il se rendait aux Tuileries; non, comme autrefois, pour lui soumettre de nouveaux projets et attendre ses ordres, mais pour lui offrir le touchant témoignage d'une inébranlable fidélité. Quand Louis XVI eut été renfermé dans une prison, l'imagination de ses serviteurs repoussa l'idée d'un plus grand crime; impuissans à le garantir du moindre outrage, ils eussent rougi de l'abandonner. Mais quand tout fut consommé, il ne leur resta plus qu'à s'éloigner.

Accablé de douleur, M. PARIS errait isolé au milieu

de cette grande capitale, où naguères il comptait tant d'amis. Il voulait fuir; mais des ordres étaient donnés à chaque barrière, et son nom, ses titres, son attachement connu pour la famille royale, pouvaient le faire descendre dans un cachot. Après quatre jours d'attente, il obtint enfin la permission de sortir de Paris, et il accourut chercher un asile dans les montagnes de Franche-Comté (1), où il avait acquis, du produit de ses épargnes, un modeste domaine. Qu'ils étaient éloignés ces temps où, plein de jeunesse et d'espérance, il parcourait en herborisant, les chaînes du Lômont ! L'étude de la botanique n'avait plus pour lui d'attraits; insensible aux arts qui faisaient le charme de sa vie, il laissait languir ses crayons. Consumé lentement par le chagrin, il aurait succombé, si un ami ne lui eût offert un asile à Colmoulin, château près du Hâvre, dont il avait dirigé la construction. Il accepta cette offre avec un tel empressement, qu'il ne put se résoudre à retarder son départ, pour mettre ses collections à l'abri de tout danger.

Le plaisir de se trouver au milieu de personnes qui partageaient ses sentimens pour la famille royale, adoucit un peu l'amertume de ses regrets; mais le souvenir des vertus du prince qu'il avait eu le bonheur d'approcher, l'occupait sans cesse, et il se plaisait à en rappeler les traits de bonté et de courage, dont il avait été le témoin. Ce fut à cette époque, où une sombre terreur glaçait toutes les âmes, que M. PARIS conçut l'idée d'un monument expiatoire de l'attentat du 21 JANVIER.

(1) A Vaclusotte, canton de Maiche.

Ainsi, quand nul n'osait l'espérer, il prévoyait déjà le retour de nos Princes; et ce dernier gage d'une fidélité qui survivait à toutes les autres, allait consoler le frère de Louis XVI, sur la terre de l'exil.

De toutes les compositions de M. PARIS, il n'en est aucune qui présente un caractère plus noble et plus religieux. Jamais la douleur et la reconnaissance n'ont mieux inspiré le talent; mais écoutons M. PARIS décrire ce que lui seul a pu voir :

« La place où le parricide a été commis, forme un
 » vaste amphithéâtre entouré de gradins et d'un double
 » rang de colonnes, qui supportent les statues de nos
 » Rois et celles de leurs ministres. Le monument expia-
 » toire s'élève au centre. Du sommet d'un piédestal de
 » porphyre, le martyr s'élance, soutenu par des anges
 » qui semblent lui répéter ces sublimes paroles : *Fils de*
 » *St.-Louis, montez au ciel.* A la gauche du piédestal, la
 » Reine, les mains et les yeux élevés, prie pour son
 » fils renversé sur les degrés du trône, et qu'un ange
 » se prépare à réunir à ses augustes parens; à sa droite
 » Madame Élizabeth couronnée par des chérubins. Sur
 » la principale face, la France, appuyée sur le repen-
 » tir, trace le désaveu du crime. Tout parle des vertus
 » du Roi martyr et de nos regrets (1) ».

(1) M. Stanislas Foache, négociant au Havre, ayant fait en 1796 un voyage en Allemagne pour son commerce, eut l'honneur d'être présenté à S. M. qui résidait alors à Blanckenbourg et il l'entretint du monument projeté par M. PARIS. Le Roi témoigna le désir de voir ce plan, mais il recommanda de ne le faire passer que par une voie sûre, afin de n'en pas compromettre l'auteur. Retenu à Rome en 1814 par ses infirmités, M. PARIS

Le château de Colmoulin, asile de tous les malheureux, ne suffisait plus à en contenir le nombre, accru sans cesse par les nouvelles proscriptions. M. PARIS craignant de causer le moindre embarras à ses hôtes, imagina de créer pour lui une habitation dans une tourelle située à l'extrémité des jardins, et qui servait de colombier (1); il en rélégua les paisibles habitans dans la partie supérieure, et se ménagea au-dessous d'eux un appartement aussi agréable que commode, où il

s'empressa d'adresser la seule copie qui lui restât de ses plans à M. le duc de Duras, en le priant de la mettre sous les yeux du Roi. M. de Chateaubriand en a eu connaissance à cette époque; du moins la touchante description qu'il a faite d'un monument expiatoire, dans son écrit intitulé *le 21 Janvier*, semble lui avoir été inspirée par les dessins de M. PARIS. Cependant M. de Chateaubriand ne l'a point nommé; et cet oubli, sans doute involontaire, a causé une vive peine au respectable vieillard, qu'un mot de l'illustre écrivain aurait récompensé de son admirable dévouement. Prévoyant bien que la situation des finances, à la suite d'une double invasion, ne permettrait pas de réaliser son projet, M. PARIS en a composé un second, depuis son retour à Besançon, dont l'exécution serait plus facile. C'est un temple d'ordre corinthien, couronné d'un dôme, et entouré d'une galerie destinée à recevoir les statues des Vertus qui caractérisaient plus particulièrement le prince, objet de ses regrets. Le frontispice porterait cette inscription si simple et si belle : *Louis XVIII à Louis XVI son frère*. En terminant ce dernier projet, M. PARIS quitta les crayons pour ne les reprendre jamais.

(1) Le plan et la distribution de cette charmante habitation, font partie du tom. IX des *Études*.

passait tous les instans consacrés à l'étude. Le séjour de la campagne avait ranimé son goût pour la culture ; il se plaisait à couvrir de fleurs et d'arbustes étrangers les environs de son hermitage, et on le rencontrait souvent, la bêche et l'arrosoir à la main, au milieu de ses jeunes plantations dont il suivait les progrès avec un vif intérêt. Ce fut dans cette retraite qu'il acheva la traduction du *Traité* de Dickson, commencée dans le palais de Versailles ; il la revit avec le soin qu'il mettait à des choses moins essentielles, l'enrichit de notes savantes, et adressa son manuscrit à M. Jansen, libraire instruit et son ami, en le prévenant qu'il ne voulait point être nommé (1). Le succès de cette traduction le décida à entreprendre celle de l'*Agriculture pratique* de Marshal, ouvrage d'une utilité plus générale que celui de Dickson. Ce nouveau travail l'occupa quatre ans. La traduction de M. PARIS est supérieure à l'original, par un grand nombre d'additions tirées des meilleurs agronomes, et par un plan plus méthodique qui réunit toutes les instructions disséminées dans l'ouvrage, et les distribue en quatre classes : grains et prairies, arbres, animaux domestiques, et détails de la ferme (2). Cette traduction est anonyme comme la première ; M. PARIS consentait

(1) M. Jansen se conforma aux intentions de son ami, il ne le nomma point sur le frontispice, mais il l'a désigné dans l'avertissement, où il lui donne des éloges qu'on ne pouvait guères mériter alors sans courir des dangers.

(2) L'un de nos académiciens les plus aimables et les plus spirituels, a fait un rapport intéressant sur la traduction de Marshal, inséré dans les *Mémoires de la Société d'agriculture du Département du Doubs*, ann. 1806.

encore à être utile à son pays , mais il voulait en être oublié.

La France respirait enfin après tant d'agitations. Les idées d'ordre et de justice annonçaient le retour aux principes conservateurs des Empires. On s'empressa de réorganiser les sociétés savantes , frappées par un décret , et M. PARIS fut appelé à l'institut , composé de l'élite des savans , des littérateurs et des artistes échappés aux proscriptions. On n'ignorait pas que sa santé s'opposerait à son retour dans la capitale , mais on le dispensa de l'obligation d'y résider , par une exception honorable , dont sa délicatesse l'empêcha de profiter : « Je ne veux pas , écrivit-il au ministre , priver un artiste estimable d'une place que mes infirmités ne me permettent pas de remplir ». Les instances de ses nouveaux collègues ne purent changer sa résolution ; et ce fut malgré lui qu'il conserva , plusieurs années , le titre de correspondant de la classe des beaux arts. En vain ses amis le pressèrent de se charger de la direction de quelques-uns des ouvrages que le Gouvernement faisait exécuter , ou de rendre ses talens utiles à la province qu'il habitait ; les sollicitations et les reproches (1) ne pouvaient relever cette âme ardente , abattue par le malheur. Tous les rêves de gloire qui avaient embelli sa jeunesse s'étaient dissipés sans

(1) M. Millin écrivait à cette époque : « Depuis long-temps on ne voit plus rien paraître de cet artiste , digne de servir de modèle par ses qualités sociales , la multiplicité de ses connaissances et l'étendue de ses talens. J'ai peu rencontré d'hommes qui réunissent à la pratique des arts un esprit aussi aimable et aussi cultivé ». *Magasin encyclopédique*, ann. 1798, tom. I^{er}, p. 242.

retour ; et si par fois il reprenait ses crayons (1), il les quittait bien vite pour retourner aux occupations champêtres, dont il n'avait jamais mieux apprécié la douceur.

Quinze années, passées à Colmoulin, n'avaient fait que reserrer les liens qui l'attachaient à la famille respectable qui lui donnait si généreusement un asile. La mort prématurée de deux personnes, enlevées à sa tendresse dans l'espace de quelques jours, lui en rendit le séjour insupportable. Ses amis furent les premiers à le presser de s'éloigner des lieux, où tout contribuait à entretenir sa juste douleur. Il céda quoiqu'à regret à leurs conseils, et retourna en 1806 à Rome, chercher des distractions qu'il craignait peut-être d'y rencontrer.

Il retrouva M. d'Agincourt, rassemblant les matériaux de l'*Histoire des arts* par les monumens ; et on ne peut guères douter que M. PARIS n'ait coopéré à cet ouvrage, du moins par ses avis toujours si judicieux. Le souvenir de son premier séjour à Naples, le décida à visiter encore une fois cette ville si intéressante, et il en rapporta quelques antiquités et de nouveaux dessins pour sa collection. Il n'était de retour à Rome que depuis peu de jours, lorsque la mort de M. Suvée rendit vacante la place de directeur de l'école de France. La commission du Gouvernement s'empessa de l'offrir à M. PARIS, qui se défendit de l'accepter, en alléguant

(1) Dans l'espace de dix années, il ne fit qu'un seul plan, celui de la reconstruction du bâtiment des bains de Bourbonne, en reconnaissance de l'accueil qu'il y avait reçu. Son premier projet, renfermé dans le tom. IX de ses *Études*, parut trop beau ; il fut obligé de le sacrifier pour entrer dans les vues d'économie du propriétaire.

pour excuser ses infirmités. Mais les sollicitations des artistes, l'intérêt des élèves et la reconnaissance qu'il conservait des soins qu'il avait reçus dans cette école fameuse, triomphèrent de sa répugnance. Il consentit à se charger de la direction, mais durant l'*interim* seulement, et sous la condition qu'il ne toucherait aucun appointement (1).

Décidé à ne remplir les fonctions de directeur, que pendant le court intervalle de temps qui devait s'écouler jusqu'à l'arrivée de son successeur, M. PARIS s'occupa cependant des moyens de rendre à l'école son antique splendeur. Il adressa au ministre de l'intérieur un mémoire, dans lequel il exposait avec franchise ses vues sur les changemens à faire au règlement. En demandant plus d'autorité pour les chefs, il réclama plus de liberté pour les élèves, assujettis alors à toutes les formes de la discipline militaire; il proposa de ne plus envoyer à Rome de pensionnaires, pour se perfectionner dans l'art de la gravure, puisque la France possède et de meilleurs maîtres et de plus riches collections; mais il sollicita l'établissement de quelques bourses en faveur de peintres paysagistes, qui viendraient développer leurs talens, et recueillir des inspirations sous le beau ciel de l'Italie.

Chéri de ses élèves (2), il semblait près d'eux moins un maître qu'un père tendre. Tantôt il les initiait dans

(1) Il n'est pas inutile de remarquer que M. PARIS est, jusqu'ici, le seul architecte qui ait été honoré de la place de directeur de l'école de Rome.

(2) Tous se sont empressés de donner à M. PARIS des preuves de leur attachement et de leur vénération; les uns en lui offrant quelques-unes de leurs productions, les autres en

le secret des méthodes qu'il avait suivies avec le plus de succès ; et tantôt il leur révélait ses propres écarts pour les leur faire éviter. C'était Socrate instruisant ses disciples ; et la comparaison est d'autant plus juste , que M. PARIS n'était connu à Rome que par le nom de *Socrate français* , depuis qu'il y avait donné une preuve frappante de sa délicatesse et de son désintéressement.

La basilique de St.-Pierre est un édifice si important , et elle rassemble des chefs-d'œuvre en si grand nombre , qu'un architecte est chargé spécialement de leur conservation. Cette place , aussi lucrative qu'honorable , est ambitionnée par tous les artistes. M. PARIS y fut nommé à son insu ; mais il se hâta de refuser un emploi auquel il ne se croyait aucun titre ; et il désigna en même temps plusieurs artistes italiens , qui lui paraissaient également dignes de l'obtenir. Savez-vous , lui dit-on , que vous venez de refuser deux mille écus de rente ? Vous ne savez pas , répondit-il , que je n'ai jamais balancé entre ma propre estime et la fortune.

Les fonctions de M. PARIS allaient enfin cesser. Il se disposait à quitter Rome , pour revenir dans sa ville natale achever , au milieu de ses proches , une vie qui n'offre qu'une suite d'actions honorables. Le St.-Père , voulant lui donner un témoignage de son estime particulière , lui fit remettre un beau médaillon d'argent , représentant au revers le *Colisée* , et accompagna ce présent des vœux les plus ardens pour son bonheur. Quel-

reproduisant ses traits par tous les procédés des arts. Le *portrait* de M. PARIS a été peint par M. *Dubucq* , aujourd'hui premier peintre du Roi des Pays-Bas , gravé par M. *Richomme* , modelé par M. *Milhomme* , et coulé en bronze par M. *Giraud*.

ques jours avant celui qu'il avait fixé pour son départ, il fut informé par la consulte, que le Gouvernement français venait d'acheter les antiquités de la villa Borghèse, et que le ministre l'avait choisi pour en faire la reconnaissance et l'estimation, et pour en diriger le transport. Le désir de rendre un dernier service à son pays, le détermina à accepter cette commission qu'on l'avait jugé seul capable de bien remplir. Les détails de ce grand travail sont consignés dans deux volumes, écrits en entier de sa main, et qui font partie de sa bibliothèque. On y voit qu'aucune précaution n'avait échappé à sa prudence; et ce qui le prouve mieux encore, c'est que les différens convois arrivèrent sans avoir éprouvé le plus léger accident dans un trajet si long et si difficile. Ainsi c'est à l'active industrie, c'est aux soins ingénieux de M. PARIS, que la France est en quelque sorte redevable de tant d'objets précieux, qui font encore l'ornement du musée du Louvre, resté le plus beau de l'Europe.

La consulte avait à sa disposition des sommes destinées à de grandes entreprises; M. PARIS conseilla en 1811 de reprendre les fouilles du Colisée; cet avis fut adopté, mais on y mit la condition qu'il se chargerait de diriger les travaux. L'étude spéciale qu'il avait déjà faite de ce monument, le plus vaste que les anciens aient laissé, lui rendit cette proposition agréable; et il est résulté des recherches auxquelles il se livra pendant trois ans, un ouvrage (1) du plus haut intérêt pour les

(1) *L'amphithéâtre Flavien, vulgairement nommé le Colisée, restauré d'après les détails encore visibles de la construction, etc.*; 45 gr. pl. avec des explications, in-f^o.

archéologues. Il fera mieux connaître la disposition des théâtres des anciens, et les moyens qu'ils employaient pour en varier les décorations, avec une rapidité qui paraît encore extraordinaire, après les progrès de la mécanique; il répandra un nouveau jour sur la forme et la construction des canaux souterrains, qui amenaient les eaux dans l'enceinte du Colisée, pour les jeux de la naumachie, et qui servaient ensuite à les écouler; il servira sans doute aussi à découvrir, dans les anciens auteurs, le sens de plusieurs passages obscurs, qu'on n'a pas encore pu expliquer, faute de connaître les usages auxquels ils font allusion. L'ouvrage de M. PARIS est d'autant plus précieux, que les excavations qu'il avait fait faire ayant été comblées, on n'a pas l'espérance qu'elles soient jamais rouvertes, puisqu'une pareille tentative entraînerait la ruine du *Colisée*.

L'estime générale dont jouissait M. PARIS, lui mérita une distinction bien flatteuse. Il fut nommé, en 1812, membre de la commission chargée de dresser les nouveaux statuts de l'académie de St.-Luc, et de régler l'emploi de la dotation de cent mille francs, que le Gouvernement français lui avait assignée. Le plan qu'il proposa fut agréé; et les artistes italiens, désirant lui donner une preuve éclatante de leur satisfaction, le pressèrent d'accepter le titre de président d'une académie, dont il pouvait être considéré comme un des restaurateurs; mais il résista à toutes leurs instances, et les pria même de retirer son nom du tableau des académiciens (1).

(1) M. PARIS avait trop le sentiment des convenances pour

En apprenant que la Providence venait de rappeler un prince de la maison de Bourbon au trône de ses pères, M. PARIS serait accouru partager les transports et les acclamations dont la France saluait le retour du *Monarque DÉSIRÉ*; mais M. d'Agincourt souffrant réclamait tous ses soins. Les ressources de l'art et les attentions délicates lui furent prodiguées inutilement; il succomba à des douleurs que l'âge rendait incurables; il institua M. PARIS l'exécuteur de ses dernières volontés, et lui recommanda de veiller sur la collection de sculptures antiques qu'il léguait au musée du Vatican, par reconnaissance des marques d'intérêt qu'il avait reçues des Romains.

Après s'être acquitté de ce pieux devoir, il ne s'occupait plus que des préparatifs de son départ. M. PARIS retrouvait à Besançon une famille chérie, et quelques amis dont le temps et l'absence n'avait point altéré le dévouement. Il rapportait les matériaux de quelques ouvrages qu'il n'avait pu terminer à Rome, et auxquels il se promettait de consacrer les loisirs studieux de sa vieillesse. L'âge, en diminuant ses forces, ne lui avait rien fait perdre de cette activité, qui n'est guères donnée qu'au printemps de la vie.

accepter une place dans une académie étrangère, après avoir refusé celle de membre de l'institut. Depuis la révolution, il n'a appartenu à aucune académie; son véritable motif est qu'il n'a jamais voulu se trouver dans le cas de prêter aucun serment contraire à la fidélité qu'il gardait à nos princes. Après son retour à Besançon, l'académie s'empessa de lui offrir une place dans son sein; il a été très-sensible à ce témoignage d'estime de ses concitoyens; mais ses infirmités ne lui ont point permis d'assister aux séances.

A peine établi dans le modeste appartement que l'amitié avait eu tant de plaisir à lui offrir, M. PARIS se hâta de reprendre ses travaux; il acheva, dans quelques mois, la *Description du Colisée*, et fit mettre sous les yeux du Roi un ouvrage qui n'avait pu être entrepris que sous les auspices de la France (1).

Il s'occupa ensuite de réunir ses notes sur les principaux édifices de Rome, et rédigea, d'après ses dessins et ses souvenirs, l'*Examen critique des plus beaux monumens de l'antiquité*. Leur étude avait fait le charme de sa vie entière; c'est en comparant les ouvrages des anciens avec les règles qu'ils ont établies, qu'il avait appris à les juger. Se dépouillant de l'admiration superstitieuse du vulgaire des artistes, il a osé dire: *Une chose n'est pas belle parce qu'elle est antique, mais parce qu'elle réunit les qualités qui constituent le beau: l'unité et l'harmonie*. Appliquant ce principe aux monumens les plus célèbres, il a démontré que toutes les parties n'en sont pas également belles, et par conséquent, ne doivent pas être imitées sans réflexion. Telle est l'idée fondamentale d'un ouvrage que l'auteur regardait comme un *supplément au Recueil des édifices antiques* de Desgodets; mais qui prendra sans doute un rang plus élevé dans l'opinion des artistes (1).

(1) M. PARIS a fait faire une copie de cet ouvrage pour la bibliothèque de Besançon, où il est actuellement déposé. On en trouvera la description dans le *Catalogue*, n° 701.

(2) M. PARIS a confié son manuscrit à M. Lenormand, excellent graveur pour l'architecture, qui ne tardera sans doute pas de remplir le vœu de l'auteur, en faisant paraître un ouvrage,

A la fin de 1817, M. PARIS vint occuper auprès de son neveu et de sa nièce (1), un appartement dont il avait réglé lui-même la distribution ; et il goûta le plaisir de se retrouver encore une fois au milieu de ses livres et de ses collections. En abordant ce vieillard vénérable, on ne pouvait se défendre d'un sentiment de respect; mais on était bientôt entraîné vers lui par la bonté touchante de sa physionomie. La dignité de ses manières, sa politesse franche et simple rappelèrent les formes de cette société brillante dont il avait été l'un des ornemens. Sa mémoire, que l'âge n'avait point affaiblie, lui fournissait sans cesse une foule d'anecdotes intéressantes, et il leur donnait un nouveau prix par sa manière piquante de raconter. Il avait connu dans l'intimité les hommes les plus aimables et les plus spirituels du siècle qui vient de finir. L'abbé Barthelemy, Chamfort, Marmontel, Ducis, et le plus élégant traducteur (2) d'Homère et du Tasse, étaient l'âme des réunions qu'il fréquentait à Paris. Il avait vécu à Rome avec Will. Hamilton, Dodwel, le chevalier d'Azara, l'abbé Guatani, l'avocat Fea, tous distingués par leurs connaissances de l'antiquité ; il avait été l'ami de Robert,

résultat d'une longue expérience et des observations les plus judicieuses. M. PARIS a laissé un second ouvrage qui contient l'*Examen critique des édifices de Rome moderne*; malheureusement il n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main.

(1) M. Auguste Paris, chef de bataillon du génie, et M^{re} Caroline Paris, épouse de M. Gauffre, directeur des postes.

(2) M. Lebrun, duc de Plaisance; M. PARIS a dessiné quelques-unes des vignettes qui décorent sa traduction du Tasse.

Fragonard, Valladier, Vincent, et de ce Dumont, que son long séjour dans cette ville classique, avait fait surnommer le *Romain*. Ses liaisons avec autant d'hommes justement célèbres, les remarques qu'il avait faites sur leurs ouvrages ou leurs caractères, étaient d'inépuisables sujets de conversation ; mais il revenait toujours avec un nouvel intérêt au prince dont il avait éprouvé la généreuse bienveillance, et il ressentait, en prononçant son nom, une émotion qu'il était impossible de ne pas partager.

Persuadé que c'est sur-tout à une vie sobre qu'on doit la conservation de ses facultés dans la vieillesse, M. PARIS avait adopté depuis plusieurs années un régime sévère, dont il ne s'écartait jamais sous aucun prétexte. Des douleurs qu'il ressentit dans l'été de 1818, le déterminèrent à réduire encore la faible dose de ses alimens. Ce moyen n'ayant apporté aucun soulagement à son état, il envisagea dès-lors sa fin comme prochaine, et s'occupa de ses dernières dispositions avec beaucoup de calme. Il pria M. Lapret, son élève, et son ami depuis quarante ans (1), de trouver un terrain con-

(1) C'est d'après les plans de M. Lapret qu'ont été élevés les bâtimens de la bibliothèque, de l'école de dessin, de la raffinerie, etc. Dès 1787, il a présenté un projet pour la construction des quais d'Arènes et de Battant, avec une place circulaire dont ce quartier est entièrement privé; en 1810 il a soumis au Conseil municipal le plan d'une nouvelle halle, dont les circonstances seules retardent l'exécution. Parmi les autres ouvrages de cet artiste, on se contentera de citer le joli château de la Batis d'Albanais, en Savoie; l'hôtel de M. le marquis de Clermont-St.-Jean, à Chambéry; la grande fontaine de la ville d'Arbois; l'église de Morey, etc.

venable pour sa sépulture , « ne voulant pas , dit-il , laisser cet embarras à personne ». Il alla visiter le lieu où il reposerait bientôt pour toujours ; et composa ensuite le projet du simple monument qu'il désirait y faire élever , et son épitaphe dans laquelle il rappelle , avec une noble modestie , sa fidélité pour son prince et son attachement pour sa ville natale (1). Cependant

(2) Au fond du cimetière de St.-Ferjeux , une colonne entourée d'arbrisseaux , et surmontée d'une urne , marque le lieu de la sépulture de ce grand artiste. Voici l'épitaphe qu'il s'est composée :

SOUS CETTE COLONNE REPOSE
P. A. PARIS
ARCHIT. ET DESSIN. DE LA CHAMBRE ET DU
CABIN. DU ROI
LOUIS XVI
D'AUGUSTE ET SAINTE MÉMOIRE
PRINCE EXCELLENT QUI L'ANNOBLIT
ET LE CRÉA CHEVALIER
DE SON ORDRE.

*Sujet et serviteur fidèle
A la mort de son auguste maître
Il quitta pour jamais Paris
Et s'interdit pour toujours l'exercice des talens
Qu'il lui avait consacrés ;
Absent de sa patrie depuis l'âge
De quatre ans
Il y est rentré en 1816
Et y a terminé ses jours
Le 1^{er} août 1819
Âgé de 74 ans.*

ses souffrances augmentaient de jour en jour ; mais les douleurs les plus vives n'avaient pas le pouvoir d'altérer la tranquillité d'une ame si forte et si pure ; et quand ses amis entouraient son lit, il paraissait oublier ses maux , pour ramener et soutenir la conversation sur des objets d'un intérêt général.

Le retour du printemps sembla ranimer un peu M. PARIS ; ses amis conçurent l'espérance de voir se prolonger encore de quelques années une vie si précieuse. Il reprit les études que l'affaiblissement de ses forces l'avait obligé d'interrompre , et entreprit la traduction du traité italien de Cornaro , *De la vie sobre*, ouvrage dont il ne mettait que trop en pratique les sévères préceptes : dès qu'il l'eût terminé , il revint à ses porte-feuilles , et acheva de les classer de manière à faciliter les recherches des curieux , car il ne partageait pas les illusions flatteuses des personnes qui l'approchaient. Cependant il attendait avec impatience la saison des eaux , persuadé que l'usage des bains dissiperait , ou du moins soulagerait ses douleurs. Les bains n'eurent pas l'effet qu'il s'en était promis , et il demanda à revenir à Besançon , où il ne put être transporté qu'avec beaucoup de précautions. Ses amis se trouvèrent aussitôt près de lui : « Eh bien , leur dit-il , il ne me reste que » peu de jours à souffrir » ; puis s'adressant à M. Lapret : « Informez-vous , mon ami , si le petit monument est » achevé , car je ne voudrais pas que l'ouvrier me fit » attendre ». La religion qui l'avait soutenu dans ses peines vint encore le consoler ; il se hâta d'en demander les secours , et tomba dans une espèce de sommeil qui n'était plus interrompu que par les douleurs. Il cessa

de vivre, ou plutôt de souffrir, le 1^{er} avril 1819. Quelques jours auparavant, il remit à M. Lapret un papier cacheté, qui renfermait ses dernières volontés, en lui recommandant de ne l'ouvrir que quand il ne serait plus. C'étaient quelques conseils pour ses obsèques, qu'il avait tracés d'une main défaillante. Il lui recommandait sur-tout d'avoir soin de faire fermer son cercueil avec des clous à vis, parce qu'il avait remarqué que le bruit d'un marteau, tombant sur une bière, causait une impression douloureuse. Cette précaution si touchante peint mieux l'âme de M. PARIS, que ne pourrait le faire tout un discours. Ses obsèques eurent lieu le lendemain, sans pompe, comme il l'avait recommandé. M. le maire, quelques membres du Conseil municipal, un petit nombre d'amis des lettres, formèrent avec ses parens le simple cortège de l'artiste, qui avait joui de la faveur des grands et des Rois. M. Ordinaire, recteur de l'académie, adressa le dernier adieu à l'homme de bien, dont la vie n'a été qu'une suite d'actions honorables, au citoyen généreux qui a voulu prolonger son existence au milieu de nous par ses bienfaits.

Peu d'hommes ont eu plus d'amis que M. PARIS; il n'en est point qui ait été plus digne de cette faveur du Ciel. On en a nommé plusieurs dans le cours de cette notice; il avait eu la douleur de survivre à la plupart d'entr'eux; mais parmi ceux à qui le soin de sa mémoire reste confié, on ne peut se dispenser de citer MM. Degerando et Percier, tous deux membres de l'institut, avec qui il a entretenu des liaisons d'amitié, jusqu'aux derniers instans de sa vie.

On n'a pu faire connaître qu'imparfaitement les dif-

férens ouvrages de M. PARIS. Le recueil de ses *Études d'architecture* présente une collection des plus beaux édifices anciens et modernes, si importante, qu'il est permis de douter s'il en existe nulle part une plus riche. Il communiquait ses dessins avec la plus grande facilité, et en laissait même prendre des copies aux curieux. Plusieurs personnes ont abusé de cette confiance pour publier, sous leurs noms ou ceux d'autres dessinateurs, quelques-unes de ses compositions les plus intéressantes; mais il n'a jamais réclamé contre ces honteux plagiats (1).

Le don que M. PARIS a fait à sa ville natale, de ses livres, de ses porte-feuilles, et de toutes les richesses que renfermait son cabinet, prouve assez l'importance qu'il attachait au progrès des arts dans sa patrie (2), et le désir qu'il avait d'y contribuer. Pourquoi ne lui a-t-il pas été permis d'exécuter plutôt son projet de se fixer au milieu de nous? Ses exemples et ses leçons y auraient excité une noble émulation, et auraient ranimé sans doute le goût des bonnes études, et cet amour du

(1) Parmi les dessins de M. PARIS, gravés à son insu, on se contentera de citer les deux beaux candélabres de Michel-Ange et de Raphaël, publiés à Paris en 1801, sous le nom de M. Prieur.

(2) LE CONSEIL MUNICIPAL s'est empressé de prévenir le vœu des amis des lettres, en décidant qu'il serait ajouté à la bibliothèque une salle pour y placer le MUSÉE PARIS. Au centre s'élèvera, sur un piédestal, le buste en marbre de cet illustre citoyen dont le nom passera à la dernière postérité avec le souvenir de ses talens et de ses bienfaits.

beau, source féconde de toutes les vertus comme de toutes les véritables jouissances. Mais nous n'avons pas perdu tout entier cet illustre citoyen; ses ouvrages lui survivent : c'est en les étudiant, que se formeront parmi nous des artistes, assez distingués encore s'ils ne restent pas trop au-dessous d'un tel maître.
